

Entretien avec l'écrivain et médecin Samir Tighzert

«Un auteur ne peut exister sans lecteurs»

Samir Tighzert, un auteur originaire de Tichy (Aït Melloul), est un médecin de formation au fort penchant à l'écriture romanesque. Alliant sans difficulté sa profession de médecin et sa vocation d'écrivain, il finit par se frayer un chemin prometteur dans la littérature d'expression amazighe. Son roman *Tamazight est d'ores et déjà sur le marché, il a pour titre Tiyita n Tmeddit*. Entretien.

La Cité : qu'évoque-t-il, votre roman en Tamazight, Tiyita n Tmeddit ?

Samir Tighzert : « C'est avant tout un hommage rendu aux anciens combattants de la guerre de Libération, particulièrement ceux qui n'y ont rien « gagné » et qui sont déçus dans leur vieillesse devant tout ce qu'ils constatent dans l'Algérie d'aujourd'hui, mais le texte est en même temps une sorte de polar qui s'inspire d'une histoire réelle ayant eu lieu dans les années 1940. Il met en scène deux amis d'enfance qui se séparent juste au moment d'aller rejoindre le maquis, pour des raisons qui échappent à l'un d'entre eux, et ne se retrouvent qu'une fois devenus vieux bien après l'Indépendance. »

Comment vous avez l'idée de l'intituler ainsi ?

« Dans *Tiyita n Tmeddit* qu'on pourrait traduire par "le Coup du soir", il y a Tiyita et Tameddit. Les deux mots peuvent être pris à la fois au sens propre et au sens figuré : je dirai seulement que "Tiyita" renvoie à l'épave, "le soir" à la vieillesse, et je laisse le soin aux lecteurs de découvrir le reste. »

Plusieurs écrivains d'expression amazighe se plaignent du manque de lecteurs dans cette langue.

« Dans un certain sens, oui. D'ailleurs, si même en français les lecteurs ne sont pas nombreux chez nous, alors que dire de tamazight ! Je crois que beaucoup de ceux et celles qui ne l'ont pas étudiée dans leur cursus scolaire hésitent à lire en cette langue, alors qu'il suffit de s'y mettre avec un peu de volonté pour s'y habituer. Cela dit, des lecteurs existent, bien sûr ; ils le sont soit par passion, par envie d'apprendre ou simplement par militantisme, et c'est grâce à eux que les auteurs continuent de produire. »

Est-il facile d'écrire en Tamazight ?

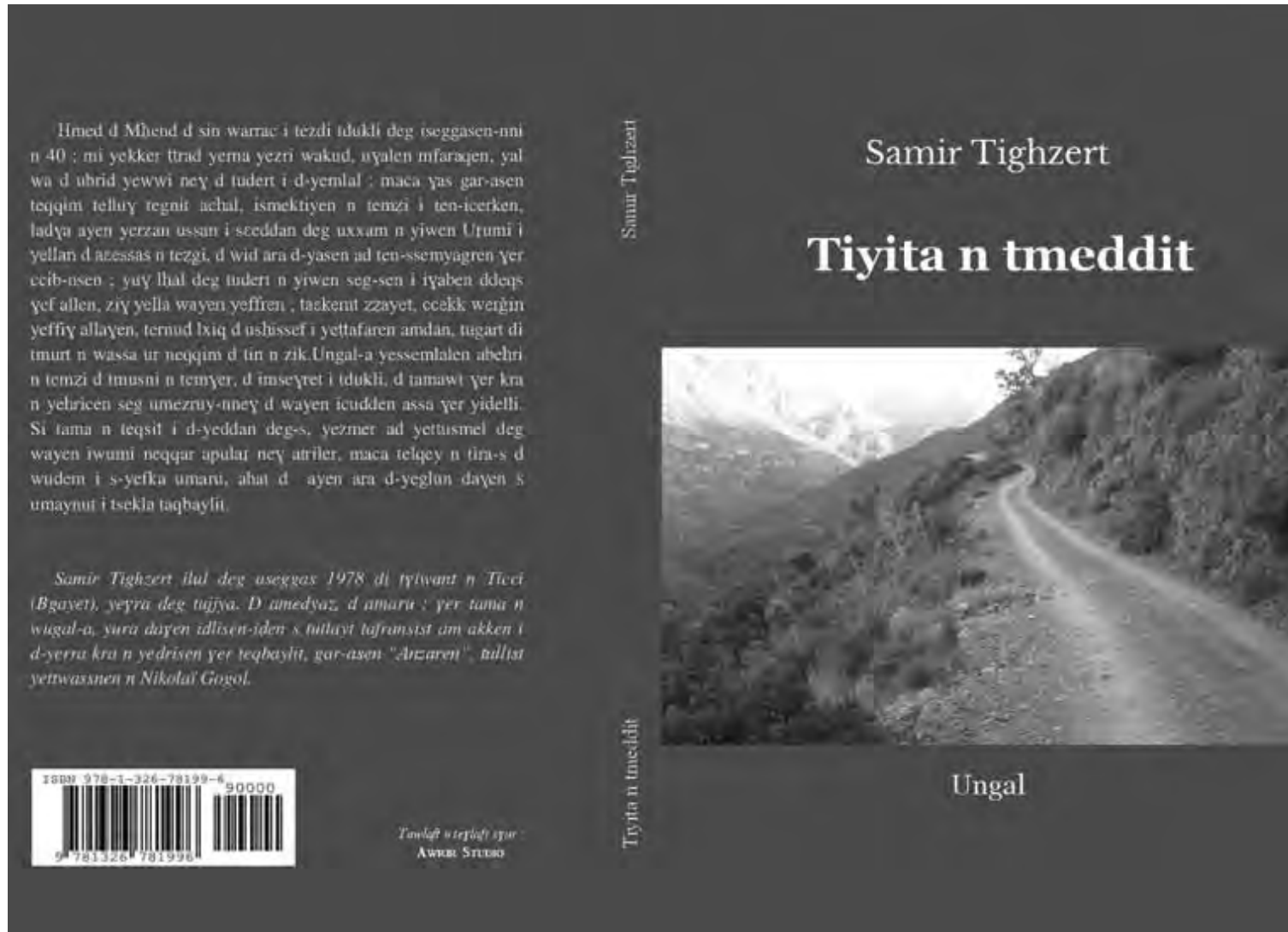
Il est toujours difficile de publier en Algérie, puisque, à mon avis, il n'y a pas de maisons qui publient réellement à compte d'éditeur chez nous, sauf dans des cas limités ou avec des auteurs de renommée. En tamazight, les éditeurs s'y risquent encore moins du fait du manque de lectorat, et dans tous les cas, c'est toujours à l'auteur de batailler et de payer le plus souvent de sa poche pour se faire éditer. »

Votre avis sur la qualité des nouveaux romans en tamazight ?

« Certes, il y a du bon dont on se réjouit bien mais aussi du moins bon. C'est justement le moment de faire valoir la qualité des textes, car même en kabyle il faut de la profondeur dans l'écriture. Il ne s'agit plus de compter seulement sur le nombre et de remplir notre bibliothèque, et c'est là que la critique est nécessaire pour relever les lacunes, mettre la lumière sur les œuvres qui méritent de l'intérêt et pousser chaque auteur à donner le meilleur de soi-même. »

Qu'est-ce qui pourrait alors contribuer à l'évolution de l'écriture romanesque amazighe ?

« Il faut d'abord que les gens lisent, car un auteur ne peut exister sans lecteurs. Et ne comptant pas sur l'apport des pouvoirs publics de ce côté, je pense que de nos jours s'il y a un exemple d'acte militant à attendre de la part



Hmed d Mhend d sin warrac i tezdi tdukl deg iseggasen-nni n 40 : mi yekker ttrad yema yezi wakud, ayalen mfaragen, yal wa d ubrid yewwi ney d tudert i d-yemlal : maca yas gar-assen teqqim telluy regni ahal, ismektiyen n temzi i ten-icerken, lada ayen yerzan ussan i sceddan deg uxam n yiwem Urumi i yellan d azessas n tezgi, d wid ara d-yasen ad ten-ssemyagen yer ceib-nsen : yuy lhal deg tudert n yiwem seg-sen i ryaben dloqs yef allen, ziy yella wayen yeffren : taeknit zzayet, cekk weigm yeffry allayen, ternud bxiq d ushissef i yettafaren amdan, tugart di tmurt n wassa ur neqqim d tin n zik Ungal-a yesselalen abelhi n temzi d tmurt n temyer, d imseyyet i tdukli, d jamawt yer kra n yelricen seg umezruy-nney d wayen icudden assa yer yidelli. Si tama n teqst i d-yeddin degs, yezmer ad yettismel deg wayen iwumi neqqar upular ney ariler, maca telqey n tira-s d wudem i s-yefka umaru, ahat d ayen ara d-yeglon dayen s umaynut i tsekla taqbaylit.

Samir Tighzert lhal deg useggas 1978 di tyiwant n Tici (Bgayet), yerra deg tujja. D amedjaz, d amara : yer tama n wigal-a, yura dayen idlisen-iden s tullayt tafremst am akken i d-yerra kra n yedrisen yer teqbaylit, gar-assen "Arzaren", tullist yettwassnen n Nikolai Gogol.



Tamzigt n tteqst i yem
Azzedine

des défenseurs de la promotion de cette langue et de tous les porteurs de la cause berbère, c'est de soutenir la publication dans les différents genres littéraires afin d'aider à la diffusion, donc indirectement à l'édition. Vient ensuite le rôle de la critique qui doit se développer dans tous les espaces possibles : journaux, radios, réseaux sociaux, cafés littéraires, universités, etc. Même en n'étant pas spécialiste, n'importe quel lecteur peut partager son avis et créer une discussion sur ce qu'il lit. »

Peut-on être optimiste malgré toutes difficultés auxquelles fait face la littérature Amazighe ?

« Bien sûr. Qui aurait dit qu'on pourrait voir un jour tant de livres écrits en kabyle sur le marché il y a encore vingt ans ! Bien que lentement, cette littérature avance avec de plus en plus de progrès et compte déjà de bonnes œuvres respectables, tandis que certains préférèrent encore s'attarder sur le faux débat concernant la transcription comme pour faire croire qu'on n'en est pas même au commencement, et pourtant les résultats sont là. »

Vous avez traduit la nouvelle Le nez de Nikolai Gogol en kabyle, Anzaren est son titre, et La chèvre de M. Seguin, une nouvelle connue de Alphonse Daudet pour devenir Tayaɣ n mass Seguin. La langue kabyle dispose-t-elle du vocabulaire nécessaire pour ce genre de traduction ?

« Malgré les insuffisances qui demeurent, le kabyle reste une langue comme une autre qui se prête aisément à toute forme d'expression lit-

éraire, son vocabulaire s'étant assez enrichi depuis des décennies grâce à différents travaux importants comme l'Amawal dirigé par M. Mammeri mais aussi d'autres contributions. Tout dépend ensuite de l'habileté du traducteur à bien manier le verbe kabyle de façon à trouver les bonnes équivalences, même s'il peut toujours être appelé à recourir aux néologismes et aux emprunts quand il n'a plus le choix, à condition de citer sa source à chaque fois ou d'expliquer les motivations de sa proposition, ce qui permettra à d'autres auteurs ou chercheurs de juger de la qualité du nouveau terme et de s'en servir à leur tour s'ils le souhaitent. C'est d'ailleurs une manière d'enrichir encore plus notre vocabulaire, et c'est naturel. Aucune langue n'y a jamais échappé pour évoluer. »

Avez-vous traduit d'autres œuvres vers le kabyle qu'on n'a pas citées ?

« Oui, il y a surtout *Ameslub*, traduction du livre de Khalil Gibran *Le fou* (ou *The Madman*), mais aussi des nouvelles comme *Lebsa umehbus* de Naguib Mahfouz, *Asekran* ou l'Ivrogne de Guy de Maupassant, et d'autres qui viendront et que les lecteurs peuvent retrouver dans des extraits ou en entier dans mon blog *Timuɣliwin*. »

D'autres traductions en kabyle en vue ?

« J'envisage de traduire d'autres textes, et surtout des mêmes auteurs que je viens de citer, car je trouve que leurs écrits revêtent un caractère universel qui ne sera que bénéfique pour notre langue. »

Vous avez aussi édité des livres en langue française, pouvez-vous les

présenter à nos lecteurs ?

« Oui, il s'agit d'un recueil de nouvelles : *la Rive des Tournants* aux sujets variés qu'on peut reconnaître dans les titres des autres nouvelles incluses : *Le Râleur, Noces en Kabylie, L'Insomnie, L'ultime attente, Rémiscences, le Hasard tardif, l'Ombre de Sarah*. J'ai aussi édité en 2009 un recueil de poésie intitulé *Loin du printemps*. »

Et qu'est-ce qui inspire le poète que vous êtes ?

« A peu près tout ce qui m'interpelle dans la vie, et pas forcément du vécu personnel. »

Que signifie la poésie pour vous ?

« Pour moi la poésie, c'est d'abord le moyen le plus court et le plus beau de s'exprimer sur ce qui est plus grand que nous, mais c'est aussi dans la poésie que l'être humain se trouve toujours une partie de ce qui échappe à son attention comme idées ou sentiments personnels. »

Souhaitez-vous partager quelques poèmes avec nos lecteurs ?

« Avec plaisir. Et à l'occasion de ce 20 avril qui approche, le mieux à leur offrir serait peut-être ce poème tiré du recueil *Loin du printemps* :

Kabylie

Monts d'éclairs de cris et de gloire
mémoire de pierre
que les flots de la Bleue abreuvent
à vos pieds s'étend l'oubli le vent

Monts de sang qui s'agrippent à l'aube

redescend le trophée du jour
sur vos flancs d'or
où le jaune fleurit, où l'aigle s'étire

Monts de mœurs d'airain et de miel
meurent dans vos yeux légendes et feux
En deuil des vôtres
Vous dressez cette cime blanche

Et cet autre en kabyle (extrait) qui parle du printemps tout court, de la vie :

Hemmen akk medden tafsut
Lemmer zmiren ad tt-id-hebsen
Ad teqqim kan ur tettfut
Lebɣi nnsen deg-s ad t-faršen
Meena yettfakka umaynut
Ussan si lemer neqqsen
I infeen ala tatut
Akken iɣbu yiwen yessen

Qu'en est-il de vos projets ?

« Je suis en train de finir un nouvel ouvrage qui verra le jour peut-être au cours de cette année. C'est un livre assez volumineux (plus de 300 p) qui traite du patrimoine oral kabyle de la région de l'est de Béjaïa (le littoral), dans lequel j'ai recueilli un bon nombre de contes plus ou moins longs, mais aussi de fables, de paraboles et de proverbes ; le tout rédigé entièrement en kabyle avec une méthode que j'espère assez bien soignée du point de vue littéraire pour servir de matière à l'enseignement et à la recherche dans le domaine. A plus long terme, il y aura d'autres écrits dont fera partie *Tizlit umeɣbun*, ma nouvelle ayant obtenu le premier prix au concours Belaïd At Ali 2017, organisé par la fondation "Tiregwa" au Canada. »

Un dernier mot pour conclure ?

« Je vous remercie ainsi que le journal La Cité de m'avoir donné l'occasion de m'exprimer dans cet espace. »

Entretien réalisé par Hafit Zaouche

Appel à l'institution du colloque sur la poésie algérienne

Littérature. Les participants au colloque sur la poésie algérienne dont les travaux ont été clôturés mercredi à la Bibliothèque nationale d'El Hamma (BN), ont appelé à instituer cette manifestation en date du 19 mars, coïncidant avec la célébration de la fête de la Victoire, et à dédier chaque édition à un poète algérien. Le ministre de la Culture, Azzedine Mihoubi, a plaidé pour l'animation annuelle d'activités poétiques, estimant que la « Maison de la Poésie a contribué à la réhabilitation de cet art à sa juste valeur » avant d'exprimer le plein soutien de son département ministériel à cette initiative. Les intervenants ont appelé dans leurs recommandations à la publication des travaux de chaque édition et à la création d'une encyclopédie des poètes algériens pour préserver la mémoire nationale. Dans leur communiqué final, les organisateurs ont mis l'accent sur l'importance de l'organisation d'un concours national du meilleur recueil poétique durant l'année et de la publication de magazines spécialisés dans la poésie algérienne. Le colloque de trois jours a été marqué par l'animation de tables rondes et des récitals poétiques à la BN, la salle El Mouggar, le Théâtre national algérien (TNA) et le village des artistes (Zerralda). Plusieurs axes thématiques ont été débattus dont la mise en valeur de l'expérience poétique algérienne et de ses évolutions stylistiques et thématiques et la convergence entre poésie et autres genres littéraires et artistiques (musique, théâtre, arts plastiques...).

«**Insula**» : un spectacle en hommage à Frantz Fanon en tournée internationale

Le trio «Insula», composé de musiciens algérien, martiniquais et brésilien, organise un spectacle en hommage au penseur, essayiste et psychiatre Frantz Fanon, qui est en tournée à travers plusieurs villes du monde, annonce le groupe. Ce trio compte le luthiste Redha Benabdallah, docteur en musicologie à l'Université de Paris et enseignant de musique arabo-andalouse en France, le pianiste martiniquais et le jazz Maher Beauroy et le percussionniste brésilien Adriano Tenorio. Le dernier projet du groupe qui se veut comme une recherche transversale, entre musique et littérature, sur Frantz Fanon et sa pensée anticolonialiste, présente sur scène les cultures algérienne et martiniquaise dans un mélange d'authenticité et de modernité, entre jazz martiniquais et musique andalouse dans plusieurs déclinaisons. Ce projet avait entamé une tournée au début du mois de mars dans plusieurs pays d'Amérique Latine à l'image du Mexique, de l'Equateur, de la Colombie, ou encore du Panama. A partir du 28 mars, le trio «Insula» entame une tournée dans sept villes en Russie avant de se produire au Moyen-Orient (Bahreïn, Arabie Saoudite et Emirats Arabes Unis) du 12 au 18 avril.

Le film sur la cinémathèque d'Alger projeté à Annaba

Avant-première. Le film *Mon histoire n'est pas encore écrite, de la réalisatrice française Jacqueline Gozland, projeté jeudi dans le cadre de la compétition officielle du film documentaire du festival méditerranéen d'Annaba (FAFM) a fait renaître dans la mémoire des cinéphiles l'histoire et la dimension de la «Cinémathèque d'Alger», reflétant le cheminement de cette source de rayonnement auprès des artisans du 7ème art.*

Projeté à la cinémathèque d'Annaba, ce film documentaire retrace l'histoire de la cinémathèque d'Alger qui a vu le jour pour incarner une source de rayonnement culturel et artistique et devenir un espace d'accueil et de découverte du cinéma international, a affirmé Jacqueline Gozland, dans une déclaration à l'APS. Ce film, une production franco-algérienne datant de 2017, d'une durée d'une heure et seize minutes, a nécessité le recours aux archives et à des témoignages vivants de cinéastes et de critiques, tels que Ahmed Bejaoui, Lyes Meziani, Farouk Beloufa, Sid Ahmed Agoumi et Jean Douchet, concernant les étapes historiques qui ont insufflé la dynamique de la cinémathèque d'Alger, tout en soulignant la relation forte et particulière qui a uni cet établissement au public. Dans le cadre du programme du premier jour de la compétition de la nouvelle édition du festival, consacré au film documentaire, la cinémathèque d'Annaba a abrité la projection du film *Goût de ciment*, du réalisateur syrien Ziad Kalthoum. Production libano-syrienne de l'année 2017, ce film documentaire raconte le quotidien d'un groupe de réfugiés syriens qui travaillent dans un chantier de construction et vivent dans une situation difficile imposée par les affres de la guerre, et dont le cœur frémis au rythme des bombes qui détruisent leurs terres. Durant 85 minutes, ce film met l'accent sur les conditions de ces réfugiés, sur leur lieu de travail et leur attachement au rêve d'un possible retour à la vie et de l'espoir sur leur terre. S'agissant de la catégorie des longs métrages, inclus dans la sélection officielle pour le prix du «Anab d'or», le théâtre régional Azzedine Medjoubi a accueilli la projection du film *Sheikh Jackson* du réalisateur égyptien Amr Salama, où durant 90 minutes, le public Annabi et les cinéphiles ont eu droit à un psychodrame traitant de la question de l'extrémisme religieux. A noter que la programmation des longs métrages, inclus dans la sélection officielle, se poursuivront jusqu'à jeudi soir avec la projection de la nouvelle production algérienne *Jusqu'à la fin des temps*, de la réalisatrice Yasmine Chouikh. La troisième édition du festival du film médi-

terranéen d'Annaba a vu la participation de 20 productions, à savoir 10 longs métrages et 10 documentaires, représentant 11 pays sur les 17 Etats participant au festival.

La 3^e édition du FAFM ouverte mercredi

La 3ème édition du Festival d'Annaba du film méditerranéen (FAFM) a été ouverte mercredi au Théâtre régional Azzedine Medjoubi, sous le signe de l'accompagnement de l'acte culturel au service du développement local. La cérémonie d'ouverture a été présidée par le secrétaire général du ministère de la Culture, M. Oulebssir, des autorités locales, de plusieurs invités et d'un public nombreux. Intervenant au nom du ministre de la Culture, M. Oulebssir a affirmé que le rendez-vous renouvelé avec le FAFM constitue "une consécration du programme du premier jour de la compétition de la nouvelle édition du festival, consacré au film documentaire, la cinémathèque d'Annaba a abrité la projection du film *Goût de ciment*, du réalisateur syrien Ziad Kalthoum. Production libano-syrienne de l'année 2017, ce film documentaire raconte le quotidien d'un groupe de réfugiés syriens qui travaillent dans un chantier de construction et vivent dans une situation difficile imposée par les affres de la guerre, et dont le cœur frémis au rythme des bombes qui détruisent leurs terres. Durant 85 minutes, ce film met l'accent sur les conditions de ces réfugiés, sur leur lieu de travail et leur attachement au rêve d'un possible retour à la vie et de l'espoir sur leur terre. S'agissant de la catégorie des longs métrages, inclus dans la sélection officielle pour le prix du «Anab d'or», le théâtre régional Azzedine Medjoubi a accueilli la projection du film *Sheikh Jackson* du réalisateur égyptien Amr Salama, où durant 90 minutes, le public Annabi et les cinéphiles ont eu droit à un psychodrame traitant de la question de l'extrémisme religieux. A noter que la programmation des longs métrages, inclus dans la sélection officielle, se poursuivront jusqu'à jeudi soir avec la projection de la nouvelle production algérienne *Jusqu'à la fin des temps*, de la réalisatrice Yasmine Chouikh. La troisième édition du festival du film médi-

R C et agences

